

UN TÉMOIGNAGE SUR LES ÉVÉNEMENTS DU 17 AU 22 JUIN 1940

À ROCHEFORT

[Michel Braun était aspirant à la BAN de Rochefort en juin 1940. Il se souvient parfaitement des événements qui s'y sont déroulés du 17 au 22 juin, et nous apporte ici un témoignage très précis, que nous avons le plaisir de publier dans son état brut, accompagné de quelques notes. Après son séjour à la BAN de Rochefort, l'aspirant Michel Braun poursuit ses activités à l'Aéronavale au Maroc jusqu'au milieu de l'année 1942, puis revient en France où il est fait prisonnier en 1943. Il est alors envoyé à Berlin, où il est affecté jusqu'en 1945 aux commandos de ramassage et de nettoyage des maisons et abris effondrés. Après s'être évadé, il reçoit l'aide active de familles allemandes et finit par être intercepté par les Russes: d'abord dirigé sur Cracovie (en direction d'Odessa), il est ramené à Torgau, sur l'Elbe, pour être échangé contre des Russes. Ph. D.]

Si le temps est beau, le moral est au plus bas. La ville est pleine de militaires de tous grades et de toutes armes, qui déambulent pour la plupart sans armes et sans but. L'exode bat son plein. Voitures surchargées d'enfants, de valises, de sacs avec souvent un matelas sur le toit. Nous sommes allés pour la dernière fois à notre QG en ville, le café-restaurant Chez Potot, que tous les vieux Rochefortais connaissent bien. Ah! ces salons particuliers au premier étage où nous visitons nos petites alliées!...

Les écoles ferment, les cours étant terminés, et nous sommes employés à divers travaux. La Marine a gardé sa discipline. Aucune pagaie et tout le monde au travail, comme si rien ne se passait. Les gardes sont assurées, les « sakos » à leur poste, et le pavillon est hissé chaque matin. Nous ne savons rien de précis sur le cours des événements, mais nous nous rendons compte que ça va très mal. Le terrain, bourré d'avions de toutes sortes, fait penser au Salon du Bourget. C'est à peine s'il reste la place de décoller et d'atterrir. Nous n'avons toujours aucun rapport avec nos voisins de l'armée de l'Air: nous nous ignorons superbement comme nous l'avons toujours fait.

Réveil brutal en pleine nuit. Alerte aérienne. Galopade dans les escaliers et en bon ordre, colonne par trois, pas gymnastique. Eing, du, eing, du, marquez la cadence, direction les abris. Les abris! de simples tranchées creusées au bord de la Charente, sous la direction autorisée et avisée d'un génie (maritime, bien sûr) qui ne connaissait rien aux marées, ni aux caractéristiques des terres de marais, ce qui fait que les plus rapides à sauter à l'intérieur atterrirent sur des caillebotis flottant sur environ cinquante centimètres d'eau, et ressortaient aussi vite qu'ils étaient entrés, en vouant le concepteur de ce piège aux gémonies. Après une heure environ passée à la fraîcheur, retour à la caserne.

Deux jours se passent, puis le 1^{er} maître Le Chaton a l'idée saugrenue de passer une inspection de caisson: se préparer pour le lendemain. Cela est très mal pris. Après concertation, nous nous abouchons avec quelques réservistes toujours partants pour monter une blague, et, le soir, quand la nuit est tombée, des ombres furtives se glissent dans la ville: à deux heures du matin, après un retour mouvementé par les marais, nous sommes les heureux possesseurs d'une dizaine de chats de toutes races, et même sans race, prisonniers dans des sacs. Enfermés tels quels dans le local à valises, ils y mènent une vie épouvantable tout le reste de la nuit.

Dix heures. Inspection. Les greffiers¹ ont été introduits dans notre chambrée et se sont dissimulés derrière les hamacs. Entrée de Le Chaton qui a la stupeur de découvrir deux matous plus hardis que les autres en train de déambuler tranquillement la queue en l'air.

Intrigués ou affamés, d'autres passent la tête entre les hamacs en miaulant. Le 1^{er} maître Le Chaton devient d'une telle couleur violine qu'il n'arrive pas à émettre une seule parole et disparaît aussitôt. Quelques minutes se passent, puis un groupe de sakos fait irruption. Expulsion brutale des pauvres chats après mise à sac de la pièce, car il a fallu les attraper, et avec des chats affolés, je vous assure que ce n'est pas facile. Retour de Le Chaton furibard. La « peau de bouc » est évoquée, mais l'heure n'est plus à ces gentilles, et après avoir appelé vainement les auteurs du coup à se dénoncer, l'affaire se termine par un statu quo en nous menaçant des pires représailles.

Nous étions le 17 juin. Le 18 au matin², à peine le branle-bas venait-il de sonner qu'un bruit de moteur tournant à plein régime se fit entendre. Au ras des toits, altitude zéro, deux avions apparurent. Un Heinkel, poursuivi par un Dewoitine 520, venait droit sur nous. Les mitrailleuses d'ailes crachaient. Des balles perdues fracassèrent des tuiles et des carreaux. Instinctivement, nous nous baissâmes. Par la suite, nous apprîmes que le Dewoitine³ avait abattu le Heinkel. Dans la soirée, une nouvelle se fait jour: ce sont des aviateurs tchèques qui ont réussi l'exploit. Le lendemain, au cours d'une corvée sur le terrain, je rencontre des quidams revêtus d'uniformes inconnus. Je m'approche. Ce ne sont pas des Tchèques, mais bien des Polonais reconnaissables à leurs casquettes originales de forme carrée. Une amie, « Breugnia », m'avait montré suffisamment de photos de ses compatriotes pour que je sois sûr de moi. Alors, Marsch, Marsch, Dombrowski!

Je revins à la carrée porteur de cette nouvelle qui fit sensation. Des Polonais? Qu'est-ce qu'ils venaient fabriquer ici? Nous n'en sûmes pas plus, et quelques jours s'écoulèrent dans une débauche d'informations, de faux bruits, de passages d'avions isolés, de corvées, d'espoir.

Puis arriva le 22 juin. Nous étions quelques camarades et moi, juchés sur un tracteur F.A.R. remorquant un plateau chargé de munitions et d'armes que nous devons immerger dans la Charente. C'était notre deuxième voyage. Sur la route en ligne droite menant au fleuve, un bruit soudain de moteur nous fit tourner la tête. Des avions, encore des avions, mais à croix noires ceux-là, qui se mirent à bombarder et à straffer à basse altitude. Au lieu de stopper, le chauffeur affolé appuya sur

¹ Chats, en argot (NDLR).

² L'après-midi, vers 17 heures 40, selon le SHAA de Vincennes. Voir *Historique de l'aviation polonaise en France, 1939- 1940*, ouvrage rédigé en 1950 par le lieutenant-colonel Salesse. (Note de Thaddée Grzeziak).

³ Des Bloch 152. Selon la commission de la Marine Nationale chargée de rédiger la plaque commémorative du 18 juin 2000, la patrouille victorieuse volait sur Bloch 152 pour les raisons suivantes:

1. Le GC I/1 dont faisaient partie, le 18 juin 1940, le capitaine Wczelik, l'adjudant-chef Delegay et le sergent Markiewicz, était équipé de Bloch 152.

2. Le capitaine Wczelik et le sergent-chef Markiewicz ont été transformés le 14 juin sur Bloch 152 à Châteauroux (usines Bloch de Déols) et intégrés au GC I/1.

3. Les Polonais ont laissé deux Bloch 152 à l'inventaire de départ de la BAN, le 18-06-1940 (Archives de Londres)

4. Le fait qu'un Dewoitine 520 ait commencé la poursuite du Heinkel 520 ne préjuge pas des avions qui l'ont abattu en pleine mer, à distance de la BAN (note de Thaddée Grzeziak).

l'accélérateur, et imaginez cet équipage filant sur la route avec ses caisses d'explosifs et la grappe humaine cramponnée à ses flancs...

Enfin arrêtés, nous nous égaillâmes sur le terrain alors qu'un Stuka faisait son apparition. Et nous étions habillés en blanc. Dans la verdure, quelle jolie cible! Je me jetai au sol et entendis très distinctement les sifflements des balles autour de moi, alors que s'élevaient de petits geysers de terre. Je compris quelles pouvaient être les affres d'un malheureux lapin de garenne un jour d'ouverture de chasse. Je jurai de ne jamais être chasseur.

Des bâtiments commençaient à s'effondrer et à prendre feu, des avions stockés au sol brûlaient, des hangars étaient touchés et on entendait les premières explosions. Je slalomais entre des camions-citernes pleins d'essence et j'en sortais à peine, quand un maître principal ventripotent me dépassa, moi, jeune, sportif entraîné, avec une foulée digne de Ladoumègue. Le pur sang battant le cheval de labour : vexant! Le record international du cent mètres fut battu ce jour-là à Rochefort par un maître principal inconnu. A mon grand étonnement, il s'inséra en pleine course dans une meule de foin, et ne dépassaient plus que ses jambes.

Progressant par bonds avec une chance inouïe, car les zozos, là-haut, avaient l'air de vouloir faire tout pour m'arrêter, je parvins enfin dans la cour, devant les chambres. Nouvel étonnement : sous le mât de pavillon, un vieil officier des équipages, fusilier marin baptisé « Moustache », debout, raide comme un piquet, menait sa petite guerre personnelle contre l'ennemi en tirant sur les avions avec son revolver d'ordonnance.

Cris, explosions, incendies... et soudain un silence relatif. C'était fini. Il ne restait plus qu'à panser les blessés, éteindre les incendies, mettre un peu d'ordre et évaluer les dégâts. Je me dirigeai vers l'aubette¹ où il y avait, paraît-il, des blessés à évacuer, quand je vis venir à moi un cortège de plusieurs matelots titubant, se tenant la tête à pleines mains ou poussant des cris rauques, des gémissements. Ils tombaient, se relevaient. Un second maître, qui les cornaquait vers l'infirmerie, me renseigna: «Ces abrutis sont allés se réfugier dans le château d'eau. Alors les impacts, les explosions sur la carcasse! Ils sont complètement sonnés ! »

Il se passa quelques jours². Les aviateurs étaient partis ainsi que les Polonais. Ne restaient que les marins et une quantité de soldats de toutes armes qui se regroupaient dans les locaux vides de l'armée de l'Air. Nous étions en rang dans la cour, en uniforme de sortie, quand un général allemand de blindés et son escorte firent leur entrée. Il descendit de sa « Kubelwagen », salua et, dans un silence profond, fit une courte déclaration en allemand.

- Qu'est-ce ki dit? demandèrent les voisins.

- En gros, il dit : « Marins français, je vous félicite. Vous nous avez combatus partout avec honneur et courage. Vous êtes libres .»

- Ce que Braun vous dit est exact, déclara Stublein, un collègue alsacien, c'est vraiment ce que ce chleu a dit.

- Je n'y comprends rien, rétorqua Le Joncour.

¹ Corps de garde (NDLR).

² En réalité, l'entrée des Allemands à Rochefort eut lieu dès le lendemain du bombardement, le dimanche 23 juin au matin (NDLR).

- Wait and see, déclara Bause, qui se piquait d'anglicisme.

Ils repartirent comme ils étaient venus. Nous rompîmes les rangs, puis, une heure après environ, rassemblement. Là, l'ingénieur-mécanicien Ropars nous avisa :

« Pas de conneries, tenez-vous tranquilles le temps que les choses redeviennent normales; les liaisons ferroviaires rétablies, nous partirons pour Toulon. D'ailleurs, regardez bien: aucune sentinelle allemande pour nous garder. Nous assurons nos propres services, comme d'habitude. Rompez. »

Quelques jours plus tard, nous prîmes le train pour la zone libre. L'intermède Rochefort était terminé. Le deuxième round allait commencer, mais comme disait Kipling, « ça, c'est une autre histoire ».

Michel Braun